

Catherine Lovey

# HISTOIRE DE L'HOMME QUI NE VOULAIT PAS MOURIR

« C'est terriblement difficile de connaître la vérité sur nous-même ; sur notre nature, nos tendances, nos désirs. C'est quasi impossible. À ce propos règne une brume abyssale et dense que le rayonnement de l'intelligence ne réussit pas à percer. »

Sándor Márai, *Journal*, 1946

« Dans les derniers temps, le visage tourné vers le dossier du divan, il vivait tellement seul au milieu d'une cité populeuse, de ses nombreux amis, de sa famille, que nulle part, ni sous la terre ni au fond de la mer, on n'aurait pu trouver une solitude aussi complète. »

Léon Tolstoï, *La mort d'Ivan Ilitch*, 1886

[découvrir les chapitres 1 et 2]

1. Il était une fois un homme, un brave homme audacieux, qui ne voulait pas mourir. Cet homme savait que la mort existe. Il savait même qu'elle se manifeste tous les jours. Seulement, il ne pouvait pas croire qu'elle le menaçait, lui, personnellement. Un peu comme si le soleil qui le réchauffait n'était pas celui qui réchauffe les autres, pas le même soleil, ni la pluie qui le mouillait. Cet homme, je le connaissais. Il était mon voisin. Tous les jours, quand il ne voyageait pas, or il voyageait beaucoup, nous nous rencontrions à un moment de la journée ou de la soirée. Parfois, nous échangeons juste un salut, parfois quelques mots, et il arrivait que ceux-ci se prolongent par un verre partagé.

Mon existence peut être qualifiée de solitaire. Celle de l'homme qui ne voulait pas mourir aussi. Toutefois, nous n'étions seuls ni l'un ni l'autre. On ne peut pas prétendre être seul en vivant dans une petite ville dont les parages sont eux aussi habités. À mes yeux, vivre seule consisterait à m'installer dans une forêt sibérienne qu'aucune route ne relie, et encore. Il m'arrive d'imaginer qu'une telle existence serait possible. Souhaitable. À condition que la forêt ne soit pas congelée dix mois sur douze et qu'un cours d'eau conséquent, voire un lac, se trouve non loin de l'emplacement où je me serais débrouillée pour dresser quelque chose qui ressemblerait, sans en être, à des murs et à un toit.

Il y a trois ou quatre ans, avant que l'homme qui ne voulait pas mourir tombe malade, ou plutôt, avant que l'homme qui pensait que le soleil qui l'éclairait n'était pas le même que celui qui m'éclaire, moi, n'apprenne qu'il était malade, nous avons parlé ensemble de ces rêves de cabanes au fond des bois. De ces projections ridicules, s'agissant de deux êtres, lui autant que moi, incapables de concevoir la vie autrement qu'elle ne l'est, avec ses robinets et chasses d'eau,

ses interrupteurs d'électricité, son chauffage au sol, ses connexions hyper rapides à l'internet, et son mot d'ordre insensé nous enjoignant d'épargner les ressources naturelles tout en nous contraignant, par notre seule présence en ce monde confortable, à les épuiser à chaque seconde du jour et de la nuit. Nous ricanions en évoquant ces fantasmes d'abris à l'écart de la civilisation, l'homme qui ne voulait pas mourir et moi. Mais nous ne ricanions pas pour la même raison. Lui affirmait que la stupidité de ce rêve, plus exactement le fait qu'il apparaisse stupide aux yeux de tous, donnait une bonne mesure de l'intelligence humaine, de tout ce qu'elle avait accompli jusqu'ici et produirait à l'avenir, qui ne manquerait pas d'être prodigieux. Pour ma part, ce rêve au fond des bois me rendait triste avant tout. Je le regardais comme un chat domestique étalé sur son coussin. Il arrive que ce genre d'animal manifeste soudain un réflexe d'attaque ou de défense en une coordination parfaite entre le cerveau et tous les muscles du corps. Le chat le plus avachi en est capable. Durant un laps de temps si court qu'il pourrait ne pas avoir existé, la bête laisse entrevoir la preuve qu'une vie sauvage serait encore possible pour elle. Et c'est ce qui m'arrive avec ma forêt sibérienne. Une nature souveraine, une solitude assumée ; la totalité d'une vie et d'un paysage aussi redoutables qu'enviables, en une seule image. Et puis tout a déjà disparu. Ne restent que le coussin, les écrans, le quotidien à portée d'un doigt qui clique sur une souris.

## 2. L'homme qui ne voulait pas mourir parlait volontiers.

Cependant, il parlait très peu de sa vie. De la partie de la vie qui constituait son existence propre. Elle avait l'air de ne pas l'intéresser. C'est ce qu'on aurait pu dire. Et aussi qu'elle m'intéressait moi, davantage que lui. Pourtant, je suis faite du même bois que tout le monde. Ma vie m'intéresse en premier lieu. Et ensuite seulement celle des autres, proches ou inconnus.

L'homme qui savait que la mort existe et pensait qu'elle ne le concernait pas, était né en Hongrie. Il n'avait rien de particulier à raconter à propos de ce pays. Il fallait que je lui pose des questions pour qu'il en dise quelque chose. Or, la Hongrie est un pays qui m'a toujours intriguée. Notamment parce qu'on y parle une langue unique, qui n'a pas de petites ou de grandes sœurs dans le monde, excepté paraît-il en Finlande. Une racine commune lointaine existerait entre le finnois et le hongrois, ce qui ne signifie pas grand-chose puisque jamais un habitant de ce pays du Nord n'a pu comprendre un de ces Européens du centre, et vice-versa. Je pensais que mon voisin savait tout cela, mais il ne le savait pas. Lorsque je le lui ai appris, il n'a pas paru captivé. Dans le sens que son monde de Hongrois exilé ne s'est pas élargi comme s'élargissent les mondes de tous ceux qui émigrent et n'émigrent pas, quand ils apprennent quelque chose sur eux-mêmes.

Rien dans la manière qu'avait mon voisin de prononcer le français n'aurait pu me laisser entendre qu'il était né ailleurs que dans notre petit pays multilingue. Je trouvais cela bizarre. Je me suis demandé s'il avait cité la Hongrie au hasard. Il aurait pu dire n'importe quoi. Arménie. Transylvanie. Lituanie. Il aurait pu inventer le fait qu'il était né ailleurs pour stimuler ma curiosité, et aussi la sienne, fatigué qu'il devait être de sa vie, ainsi que nous le sommes tous, désireux de tester d'autres hypothèses. Souvent, il suffit d'une phrase telle que *je ne suis pas née dans ce pays mais dans un autre*, et tout change.

La maladie qui est survenue tout à coup chez mon voisin, ou plutôt la maladie qui a été découverte chez lui à la suite d'examens, n'a pas changé sa façon d'être au monde. Il faut dire qu'il n'y a peut-être que moi qui suis assez naïve pour croire que des événements importants modifient un être humain. Lui écartent les côtes en quelque sorte, et lui dégagent la cage thoracique afin que sa respiration devienne ample, et plus libres les mots qu'il prononce, et le sens transporté par ces mots. En tout cas, je n'ai rien vu de la sorte chez mon voisin. C'était le même homme, certes malade, et qui prenait sa maladie comme il avait tout pris jusqu'ici, les bonnes et les mauvaises nouvelles, les problèmes sérieux et les moins compliqués, en s'arrangeant. Il ne se demandait pas si la solution qu'il avait trouvée était la bonne. Il suffisait qu'il la trouve, et que lui-même la juge bonne.

Au fil des mois, sa poitrine s'est resserrée sous l'effet des traitements. Et puisque son état de malade n'avait entraîné aucun élargissement de sa personne en tant que Hongrois émigré ou peut-être Arménien ou Lituanien, il semblait n'avoir rien à me dire de plus à propos de son pays d'origine que ce qu'il m'avait déjà livré au compte-gouttes.

© catherine lovey

La suite dans :



